

**NOËL
AU
CHAUD**

G.-J. Arnaud

Noël au chaud

Roman



© French Pulp éditions, 2017
49, Rue du Moulin de la Pointe
75013 Paris
Tél. : 09.86.09.73.80
Contact : contact@frenchpulpéditions.fr
www.frenchpulpéditions.fr

ISBN : 979-1-0251-0298-5
ISSN : 2551-5152
Dépôt légal : octobre 2017

Couverture & composition : © Louise Gatepaille.

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique interdit toute copie ou reproduction destinée à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Lorsqu'elle passait sur la route, tirant sa poussette à provisions derrière elle, Mme Mallet n'imaginait que des regards malveillants la suivant d'une maison à l'autre, que des femmes à l'affût derrière leurs rideaux, qui hochaient la tête avec un mélange de pitié et d'irritation, surveillant sa démarche déhanchée depuis cette fracture du col du fémur l'année dernière.

Raymonde eut un petit sourire sarcastique. Ils avaient bien cru être débarrassés d'elle après cet accident. Un mois d'hôpital, deux mois en rééducation. La grande maison abandonnée, le jardin livré au pillage. Elle se répéta mentalement « au pillage » sans se rendre compte qu'elle prononçait les deux mots à voix intelligible. D'abord les gosses venus voler les dernières pêches, les poires et les pommes, puis les adultes. Elle avait relevé des empreintes de pas révélatrices. Du quarante-quatre au moins. Ses lapins avaient disparu, de même que ses poules naines. On avait dû tuer son vieux chat Roudoudou. Ou bien il avait trouvé un autre foyer, car évidemment personne n'avait pris la peine de le nourrir. Maudite chute. Dans sa salle de bains. Sur un peu d'eau qu'elle n'avait pas vue.

Tant qu'elle n'apercevait ni son jardin ni sa maison en revenant de son marché elle était inquiète. Deux fois déjà

les pompiers l'attendaient, un peu trop vite prévenus par des voisins malicieux. Un tas d'herbe qu'elle faisait brûler depuis le matin s'était ranimé et avait quelque peu grillé les cyprès de clôture. Et puis elle avait oublié d'éteindre le gaz sous une casserole à manche en bois. Celui-ci s'était enflammé, mettant le feu à un journal posé sur l'évier avec quelques épiluchures. De là les flammes avaient gagné les rideaux. Les vitres de la fenêtre ayant éclaté, il y avait eu appel d'air. Trois fois rien, quoi. Mais les gens s'affolaient bien vite en ce qui la concernait. Ils auraient très bien pu intervenir eux-mêmes sans téléphoner aux pompiers. De ce fait, le maire avait cru bon de venir s'entretenir avec elle, puis cette assistante sociale.

— Vous ne pouvez plus rester toute seule dans cette grande maison, fit-elle à voix haute en singeant le premier magistrat municipal.

Puis, effrayée et honteuse, elle regarda autour d'elle avec inquiétude. Pourvu que personne n'ait remarqué qu'elle parlait toute seule. Autrefois, du temps de Roudoudou, elle avait des occasions d'entretenir un dialogue à sens unique. Mais depuis sa disparition elle devait se surveiller

Le maire n'avait que quelques années de moins qu'elle, mais il était pourvu d'enfants, d'une gouvernante, et personne ne le trouvait trop vieux dans la commune pour lui conseiller l'hospice ou la maison de retraite. La maison de retraite. Dix mille francs par jour...

« Vendez votre maison, placez l'argent en rente viagère et vous n'aurez plus aucun souci. Vous aurez votre chambre, la télévision, des repas excellents, un personnel dévoué.

Une infirmière diplômée qui s'occupe spécialement des personnes âgées.

— Je ne vendrai jamais...

— Ce n'est pas raisonnable. Lorsque vous vous êtes cassé le col du fémur, vous avez dû attendre jusqu'au lendemain qu'on vienne vous secourir. Vos voisins ont fini par s'inquiéter de ne pas vous voir aller et venir... C'était l'été. Mais l'hiver les gens sont chez eux, font moins attention. Vous ne pouvez plus rester seule. »

Combien toucherait-il si le lotissement se faisait ? Tous les autres propriétaires avaient accepté de vendre. On allait faire de petits immeubles, une nouvelle route qui permettrait d'agrandir le vieux chemin si étroit que deux voitures ne pouvaient s'y croiser. Mais elle refusait de céder son jardin, sa maison.

Six mille mètres. Sans cette parcelle, tout projet devenait impossible.

Et l'assistante sociale qui ne cessait de la harceler, hein ? Celle-là devait coucher avec le futur promoteur. Mme Mallet l'avait aperçue dans la voiture de cet homme et cette grosse fille blonde aux yeux de chouette avait paru ennuyée d'être ainsi surprise. Elle pouvait toujours venir avec de petits cadeaux. Mme Mallet prenait les bonbons, les petits gâteaux secs, les jetait sur le rayon d'un vieux placard où elle les oubliait.

Elle quitta la route goudronnée pour l'ancien chemin poussiéreux aujourd'hui, boueux lorsqu'il pleuvait. On ne le referait que lorsque le lotissement serait décidé. Tout le long il y avait des petits lopins de vignes abandonnées, des

vergers envahis par les herbes, aux arbres morts. Faute de soin. Tout le monde attendait qu'elle se décide ou qu'elle meure pour recevoir l'argent du promoteur. On parlait de sommes indécentes. Deux cent cinquante francs le mètre. Au début, elle avait cru qu'il s'agissait d'anciens francs. Mais non. Vingt-cinq mille. Tous ses voisins deviendraient riches d'un coup si jamais...

Derrière elle, le caddie se déséquilibra sur une pierre et se renversa. Elle dut se baisser pour ramasser son carton de lait, sa petite tranche d'aloïau que la bouchère avait mal enveloppée dans un ridicule morceau de papier, si bien qu'elle était pleine de poussière. Mme Mallet la prit entre deux doigts, dégoûtée, pensa qu'elle devrait la passer sous le robinet en arrivant chez elle. Quelle désinvolture ! Bien sûr, elle ne prenait pas souvent de la viande. Deux fois par semaine seulement. Cent grammes chaque fois. La bouchère la jetait sur sa balance électrique et incompréhensible comme si c'était du mou pour le chat. D'abord, elle n'aimait pas tellement la viande de maintenant qu'elle trouvait fade. Et puis elle n'avait pas tellement d'argent à dépenser. Deux fois la semaine elle achetait du poisson mais préférait à tous les légumes. Surtout des pommes de terre avec du hareng fumé ou du thon et beaucoup d'oignons. Le soir, un café au lait et des biscottes lui suffisaient.

Elle atteignit le portail en fer. Autrefois il n'y avait pas ces plaques de tôles soudées aux grilles. C'était son mari qui les avait fait ajouter pour que personne ne puisse regarder dans le parc. Elle eut un petit rire. Paul, son

mari, aimait courir dans les allées du parc en flottant de sport et torse nu et ne voulait pas qu'on le surprenne dans cette tenue. Lorsqu'il sortait dans le village il portait toujours un veston de tweed, une cravate et une chemise propre chaque jour. Une sorte de panama qu'il inclinait sur le côté et il utilisait une canne à pommeau d'argent. Il aurait aimé qu'on l'appelât « colonel », lui qui n'avait jamais dépassé le grade de sergent. Les gens se moquaient de lui, dans son dos bien sûr car ils le redoutaient.

Elle sortit la grosse clé de la poche de son caddie, la tourna non sans mal dans l'énorme serrure, s'arc-bouta contre le portail. Il aurait fallu percer le mur pour y encastrier une porte plus légère, mais Paul n'avait jamais voulu et elle, maintenant, n'avait pas assez d'argent pour mettre ce projet à exécution. Depuis son accident elle ressentait une douleur en haut de la cuisse lorsqu'elle faisait ce genre d'effort. D'autant plus gênée que de l'autre côté du chemin il y avait une petite maison et que sa voisine était toujours aux aguets.

Enfin elle fut dans le parc et remonta l'allée vers la grande maison. Chaque jour elle passait des heures à ôter les herbes sauvages de l'allée mais elles repoussaient sans cesse. De chaque côté, c'était une véritable savane d'où émergeaient quelques arbres centenaires. Un magnolia énorme, des micocouliers et là-bas, du côté des Pesenti, des cyprès dont le tiers avait brûlé lors de ce feu parti d'un tas d'herbes mal consommées.

Elle se retourna pour que le caddie saute de marche en marche le perron qui en comprenait quatre, reprit une

clé plus petite dans la poche de la poussette pour ouvrir sa porte. Dans le couloir il y avait une odeur forte de lait caillé. Dès la belle saison elle faisait une sorte de fromage blanc qu'elle mettait à égoutter dans un torchon dont elle nouait les coins pour le suspendre au robinet. Bien sûr, toute la maison sentait le lait tourné mais depuis toujours l'été avait été symbolisé par ce genre d'odeur, outre celles des fruits à confiture et de l'oignon dont elle faisait une grande consommation. A 16 heures elle trempait du pain dans un mélange d'eau et de vin très frais. C'était très remontant et très bon quand il faisait très chaud.

Le caddie tressautait sur les vieux carreaux de terre irréguliers. De très anciens carreaux qui avaient valu une fortune. Autrefois elle les cirait avec dévotion mais y avait renoncé depuis ce stupide accident. A la maison de rééducation on l'avait trompée en lui disant qu'elle pourrait marcher, s'occuper comme avant. Il y avait des gestes qu'elle ne pouvait plus accomplir. Comme s'accroupir ou s'agenouiller et se relever sans s'appuyer quelque part. L'articulation de sa hanche restait raide et aussi son genou dans lequel on avait enfoncé quatre aiguilles pour l'immobiliser avant son opération. Il s'était ankylosé et n'avait jamais retrouvé sa souplesse d'antan.

Elle commença par passer la tranche d'aloyau sous un filet d'eau, l'égoutta avant de la placer dans le frigo avec le lait, les œufs, la salade et le pain. Ainsi il ne rassissait pas trop vite. Maintenant que le boulanger utilisait cette saleté de pastilles pour le faire gonfler et retenir le

maximum d'eau, gagnant ainsi sur le poids de la farine, le pain durcissait en une demi-journée.

Lorsque ses provisions furent enfermées, elle s'installa devant la fenêtre pour éplucher quelques pommes de terre. Elle ferait des frites pour midi, un gros plat de frites bien grasses, à la poêle comme elle aimait avec de l'oignon.

Tout au bout de son regard encore perçant il y avait la haie de cyprès où son mari avait entrelacé des fils de fer barbelés dix années plus tôt. Mais on les avait relevés avec un bâton et c'était par-là que la petite Pesenti pénétrait chez elle pour ramper dans les hautes herbes en croyant que Mme Mallet ne pouvait la surprendre. Alors que l'herbe se couchait au passage de son corps et trahissait tous ses déplacements. Elle allait d'abord visiter l'ancien poulailler pour y prendre les quelques plumes qui pouvaient encore s'y trouver puis, à l'époque des cerises, se dirigeait vers les arbres pour les secouer et faire tomber les fruits. Maintenant qu'on était en juillet, c'étaient les pêchers. Des fruits encore durs qui devaient lui donner la colique. Ce qui réjouissait Mme Mallet. Lorsqu'elle regardait ce trou dans la haie des cyprès, elle pensait aux collets que son mari plaçait dans les collines du temps où les lapins n'étaient pas décimés par la myxomatose. Elle était certaine qu'on aurait pu en disposer un d'assez grand pour capturer la petite Léonie et l'étrangler.

Elle n'aimait pas les enfants. Ceux des autres. Le sien, un garçon, n'avait vécu que trois ans avant de mourir d'une méningite. Elle n'en conservait qu'un souvenir

confus et l'assurance qu'elle et les enfants ne pouvaient cohabiter ensemble. Si vraiment elle en avait désiré, elle aurait pu en avoir plusieurs.

Bien sûr maintenant elle ne serait plus seule, sinon dans cette grande maison mais du moins dans la vie.

La vieille Mme Pesenti, Augusta, vivait chez son fils dans la maison de l'autre côté des cyprès. Elle lui rendait visite deux fois par semaine et ne cessait de vanter la gentillesse et le dévouement de Laurent, se montrait plus réticente en ce qui concernait sa belle-fille Claire. Mais du moment que son fils l'entourait d'affection, la femme de ce dernier n'avait aucune importance. D'ailleurs, Mme Mallet avait la certitude qu'Augusta était de parti pris et que la jeune dame Pesenti était très douce avec elle.

Elle venait de jeter ses pommes de terre dans l'huile bouillante de la poêle lorsque les herbes bougèrent. Cette sotte petite fille allait encore se bourrer de pêches juste avant le repas de midi. Quelle incohérence, quel gaspillage alors que sa mère devait mijoter de bons petits plats. Mme Mallet soupira, se souvint de ce que lui racontait Augusta sur les préparations, culinaires qui se mitonnaient dans la maison voisine.

« En ce qui concerne la cuisine, je n'ai rien à reprocher à Claire », répétait-elle volontiers, laissant planer un doute sur tout le reste.

Tandis que l'huile grésillait autour de ses pommes de terre coupées en longueur, elle tordit le torchon contenant le lait caillé, le purgeant de son petit-lait. Elle pourrait le

manger comme dessert avec du sucre et ce qui resterait, elle le battrait avec du sel pour en faire un fromage.

— Quel toupet !

Les herbes frémissaient dans une zone inhabituelle et l'enfant se dirigeait carrément vers les roseaux qui poussaient tout au bout du parc, le long d'un ruisseau qui desservait toutes les propriétés du coin et qu'on appelait le canal des Arrosants. Un système de vannes permettait à chaque contribuable de disposer à son tour de quelques heures d'eau. Paul, qui ne manquait pas d'audace, se relevait parfois la nuit pour détourner le petit cours d'eau et remplir la citerne. En été bien sûr, lorsque la sécheresse sévissait, ce qui mettait en fureur les propriétaires situés en aval.

— Que va-t-elle faire là-bas ?...

Bientôt elle le sut. La petite fille coupait des roseaux. Ils s'abattaient les uns après les autres avec une rapidité stupéfiante.

— Elle a dû prendre un sécateur, la petite garce !

Elle haussa les épaules.

— Que va-t-elle en faire ?

S'il n'y avait pas eu Augusta, son « amie », elle aurait bien trouvé moyen d'empêcher ces incursions clandestines dans son parc. Elle aurait pu boucher le trou ou répandre du mazout sur le passage. La petite fille ne serait jamais revenue. Mais Augusta lui en aurait voulu et ne serait plus venue la voir. Comme elle était très bavarde et fréquentait les voisins.

Mme Mallet apprenait de sa bouche des choses très importantes la concernant.

Tous les voisins étaient furieux contre elle, souhaitaient qu'elle finisse par vendre et par laisser se faire le lotissement. Augusta ne lui cachait pas que plusieurs souhaitaient même qu'elle meure au plus vite.

Les lointains héritiers effrayés par les droits de succession à payer n'hésiteraient pas à vendre, eux.

Les roseaux cessèrent de s'abattre. La moisson était terminée et elle pouvait voir les cheveux de la petite, certainement assise en train de rassembler les cannes. Qu'allait-elle en faire ? Peut-être une cabane dans le jardin des Pesenti. Mais les parents ne seraient-ils pas surpris par l'apparition de ces roseaux ? Elle l'espérait bien. Léonie serait certainement punie pour son maraudage. Quoi que... Depuis longtemps les Pesenti voyaient bien qu'il y avait un trou dans la haie de cyprès et jamais ils n'avaient cherché à le boucher de leur côté. Ils étaient trop indulgents avec cette fillette, Augusta la première. Et pas question de lui faire la moindre observation, sinon elle la bouderait plusieurs jours durant, la laissant à sa solitude. Une fois, Augusta était restée trois semaines sans lui faire la moindre visite. Lorsqu'elle avait reparu, prétextant avoir eu une grippe, Mme Mallet avait fait mine de la croire, mais en fait la grand-mère de Léonie lui en avait voulu pour une réflexion sur le métier de son fils. Laurent Pesenti travaillait comme mécano dans un garage de Toulon. Il partait le matin, revenait le soir.

« Il devrait s'installer dans le village, avait dit Mme Mallet... Il n'y a pas de garage.

— Il le voudrait bien, mais où trouver l'argent ?...

— Quand on le veut bien, on y arrive », avait-elle répondu sans réfléchir.

Augusta lui en avait tenu rigueur. Son fils était le meilleur enfant du monde et nul ne pouvait élever la moindre critique à son sujet. Elle en devenait irritante à la fin ! Tout ce que faisait Laurent était toujours très bien alors qu'il ne travaillait que pour un faible salaire et lui faisait l'effet d'un être sans volonté. Il partait très tôt le matin, rentrait tard le soir. Aucune ambition, un goût certain pour une petite vie étriquée. Mais enfin Augusta avait un fils, une famille qui s'occupait d'elle, la protégeait. Tous les voisins l'estimaient, la recevaient. Pas question pour elle d'hospice ou de maison de retraite. C'était quand même injuste. Si son fils n'était pas mort à l'âge de trois ans, il serait dans cette grande maison et saurait imposer le respect à leurs voisins. Plus personne n'aurait même osé envisager l'hypothèse de ce lotissement, alors que depuis un an ils ne pensaient qu'à ça. Tous avaient un lopin à vendre. Au moins mille mètres carrés. Vingt-cinq millions anciens. Bon nombre possédaient plus, jusqu'à un hectare. Mais sans cette route qui devait remplacer le chemin, rien n'était possible. L'administration exigeait une grande superficie pour que l'on puisse également construire une école et des magasins. Sinon le lotissement ne serait pas autorisé.

Les herbes frissonnaient. Léonie repartait avec son butin, ce qui ne devait pas être aisé. Mme Mallet souhaitait qu'elle se soit tailladé les mains avec les feuilles cou-

pantes comme des lames de rasoir. Cela lui apprendrait, à cette petite voleuse !

Parfois elle avait songé à sortir pour aller houspiller l'enfant, lui tirer les cheveux, mais la pensée qu'Augusta risquait de ne plus jamais revenir chez elle la paralysait d'avance. Cette femme de son âge restait son seul lien avec le village, avec les gens. Chez les commerçants, elle ne rencontrait qu'indifférence, voire hostilité. Parce qu'elle ne se laissait pas vendre n'importe quoi, vérifiait les additions et tâtait longuement la marchandise avant de se décider. Les gens ne supportaient pas qu'une main de vieille femme s'attarde sur un camembert ou sur des tomates. Ils ne supportaient plus de la voir passer sur la route avec sa poussette. Comme si tout le monde attendait de ce lotissement richesse et prospérité, ou simplement un air nouveau.

Elle égoutta ses frites, vida l'huile dans un bol, jeta sa tranche d'aloïau sur le fond de la poêle luisante, faillit y ajouter de l'oignon mais pensa qu'il y en avait déjà dans les pommes de terre. Il ne fallait quand même pas exagérer. Augusta savait bien lui faire remarquer que ça sentait toujours l'oignon chez elle.

Mme Mallet alla tirer un litre de vin au fond du couloir. Elle le prenait à la cave coopérative. Un bon vin rouge côtes-de-Provence qu'on lui donnait dans un cubitainer de onze litres. Parfois elle avait honte d'y retourner quinze jours plus tard, achetait des bouteilles capsulées à l'épicerie mais il ne valait pas celui du pays. Au passage, le couvercle du puits claqua un peu sous ses pieds. Autrefois

chaque maison avait un puits à l'intérieur avec une pompe à main. Depuis l'installation de l'eau courante, son mari avait préféré le faire recouvrir d'une plaque de béton dans laquelle on avait inclus des carreaux semblables à ceux du couloir. Mais à tout moment on pouvait l'ouvrir. L'eau se trouvait à huit mètres de profondeur.

Elle revint avec sa bouteille pleine, s'en versa un demi-verre qu'elle but en apéritif. Toujours aussi bon, velouté mais fort. Elle s'installa devant son assiette et commença de manger goulûment. Elle laissa la moitié de la viande, mais termina les frites, y ajouta un morceau de roquefort et une banane, se rendit compte avec un petit rire gêné qu'elle avait bu près d'un demi-litre de vin. Quelle ivrogne elle faisait ! Une fois la vaisselle faite, elle s'allongerait un moment sur son lit pour faire la sieste. Augusta ne viendrait que vers les 15 heures, lui laissant largement le temps de dormir.

A peine fermait-elle les yeux que la sonnette s'agita et la fit sursauter. Quelqu'un tirait sur la poignée au portail. Peut-être des enfants désœuvrés par les vacances et la torpeur de ce début de juillet. D'habitude ils s'enfuyaient vite, ne récidivaient pas. Elle devait aller voir.

Elle emporta la grosse clé, clopina jusqu'au grand portail. Une des tôles pivotait sur des charnières lui permettant de voir qui attendait de l'autre côté. Elle reconnut avec déplaisir le visage rond et gras de l'assistante sociale, Mme Hauser. Elle avait garé sa petite voiture contre le mur :

— Je peux entrer un moment ?

Mme Mallet se méfiait de cette personne-là. Surtout se comporter normalement, ne pas montrer son irritation,

paraître absolument détendue et même enjouée. Sinon, on dirait d'elle qu'elle perdait la tête, devenait sénile et ne pouvait plus vivre seule dans cette grande maison.

— Voilà, dit Mme Hauser, c'est pour ce séjour dans les Alpes que le conseil général organise pour les personnes du troisième âge... Il y a une place de libre pour septembre... J'ai pensé que ça pouvait vous intéresser... Trois semaines dans une maison de vacances... Vous aurez votre chambre et tout le monde sera aux petits soins pour vous... Avec vos faibles revenus ça ne vous coûtera que vingt-trois francs par jour, le reste étant pris en charge par la communauté.

— La communauté ?

— Le conseil général, la municipalité... Vous savez, beaucoup de gens voudraient avoir cette chance. Est-ce que je vous inscris ? Nous ferons les papiers la semaine prochaine.

Tout en continuant à sourire, Mme Mallet essayait de réfléchir à cette proposition. Une maison de vacances. Trois semaines. Juste pour lui faire tâter d'un peu plus près les avantages de vivre avec d'autres personnes de son âge. On espérait qu'ensuite elle serait plus malléable.

— Non, dit-elle, ça ne m'intéresse pas...

— Mais pourquoi ? Ça vous ferait le plus grand bien après un été passé ici... Vous serez au bon air, en montagne. Les nuits seront plus fraîches et vous reposerez de nos nuits torrides...

Elle secouait la tête.

— Je me sens très bien et je ne souffre jamais de la chaleur... Les vieilles maisons restent fraîches durant la canicule.

— Mais pendant trois semaines vous n'aurez aucun souci... Il y a des distractions, des excursions en car, des jeux... Vous savez qu'une animatrice est spécialement chargée de s'occuper de vos loisirs... Vous n'aurez qu'à mettre les pieds sous la table, vous laisser vivre.

Elle avait de grosses lèvres épaisses toujours humides. Mme Mallet l'imaginait embrassant à pleine bouche le promoteur du lotissement et en éprouvait un dégoût insurmontable. Cette femme avait divorcé, certainement pas à son profit, et avait une conduite scandaleuse. Mais il n'y avait personne pour s'en indigner.

— Je préfère rester ici.

Mme Hauser plissa ses petits yeux aux paupières sans cils, parut se durcir :

— Vous refusez tout ce qu'on vous propose, alors ?

— Je veux vivre chez moi, tranquille et sans qu'on s'occupe de moi.

— Nous nous occuperons quand même de vous, dit cette femme visiblement irritée, et quoi que vous fassiez... De nos jours, il est impossible de vivre en dehors de la collectivité. Cette même collectivité qui vous paye quand même une retraite que vous ne refusez pas.

— Mon mari a travaillé assez longtemps pour la mériter.

— Vous vivez seule dans une trop grande maison. Un jour vous ne pourrez plus rien faire.

— Je suis très valide.

— Ce n'est pas vrai. Vous êtes handicapée depuis votre chute... Et vous avez des oublis inquiétants... Vous

risquez d'avoir un accident beaucoup plus sérieux la prochaine fois.

La vieille dame resta silencieuse, se méfiant de son tempérament agressif. Elle aurait été capable de crier, de pousser cette intruse au-dehors et de lui claquer le portail au nez, toutes choses dangereuses qui auraient pu fournir des arguments à ses ennemis.

— Vous savez, madame Mallet, tout le monde s'inquiète pour vous... Vous avez près d'un kilomètre à faire pour aller aux courses... Par n'importe quel temps... Un jour viendra où vous ne pourrez pas le faire...

— J'aurai bien droit à une aide-ménagère alors, fit Mme Mallet avec malice.

— Ce n'est pas certain. Elles ne sont pas nombreuses et en ce moment travaillent à temps complet. On ne pourra pas vous en attribuer une du jour au lendemain.

— Je vais peut-être faire installer le téléphone, il paraît que les personnes âgées y ont droit.

— Pour l'instant, il y a des impossibilités dans notre commune. Il faudra attendre plusieurs mois... Vous devriez accepter d'aller dans cette maison de vacances, madame Mallet.

— Pas cette année... Je préfère rester ici tant que je suis assez valide. Si vous le voulez bien, nous en parlerons l'an prochain.

Elle fit jouer la clé dans la serrure, mais sans la moindre impatience.

— Voyons, fit l'assistante avec émotion, vous ne pouvez persister à rester dans cet endroit... Tout le monde s'inquiète pour vous... M. le maire sera amené à prendre une décision...

- Une décision ? fit Mme Mallet, alertée.
- Il est quand même responsable de ses administrés.
- Je ne demande rien, absolument rien... Qu'on me laisse vivre en paix jusqu'à la fin de mes jours, tout simplement.